

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 20

Artikel: Le bon vin
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206865>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cheinta quuva asse granta... sé pas quemet vo dere... asse granta qu'on pridzo de djonno, et que pão vo z'accouilli de clliau fronnâie à vo fère verî lè quattro fè ein l'air. Foudrai pouâi la lái copâ tot ein iâdzo, na pas quemet fasâi Brinna-casaqua que l'avâi on tsin que faillâi lái sabrâ la quuva : po ne pas que cein lái fasse trau mau et rongnâ direct à râ la rïta, clli tadié lái ein copâti li dzo on petit bet. La comète, foudrai pouâi la lái fotre avau tot d'onna terya, à râ lo perte. Porrâi pão-l'itre servi adan po fère on puceint pont que l'âdorâi tant qu'à la lena. Aprî on porrâi lái beta on trame. Sarant conteint pè Lozena.

Yé bin ruminâ à cein que faillâi fère po ne pas itre esterminâ pè clli chenollie de comète et crayo avâi trovâ on remido. Se fâ pas effè, vu itre setâ dessu onna budzenaire quieinze dzo douraint. A-te que cein que vo vu dere : Vo sède prau que quand lái a de la nâ et dau dzalin dessu lè si dâi téléphone, po la fère tsesi n'a rein que sâi pe vito fè que de téléphonâ *ein allemand*. Lo tutche lè onna leinga que fâ tot crezenâ.

Dan, lo dize-hout, quand vo verrâ fusâ la comète, sailli ti de voutrè z'ottô, lè z'hommo, lè z'einfant, lè Jui, lè femme — eh ! mon Dieu ! n'âbiliâ pas lè femme, pouant bramâ pe fè que lè z'autro — et pu bouâlade ein allemand, tant que le mor vo châota :

« Tondreverte, creibe de comète, ouze ! »

Et vo verrâi la comète, épouâiryâ, lèva la quuva ... et pu fotre lo camp.

MARC A LOUIS.

AU THÉÂTRE DU JORAT

La fièvre des habitants de Mézières, que nous signalions l'autre jour, atteint maintenant son apogée. Dame ! l'entreprise dans laquelle ils se sont lancés n'est pas une mince affaire. C'est après-demain que leur grand et original théâtre ouvrira ses portes pour la première représentation d'*Aliénor*, la nouvelle œuvre de M. René Morax. Il s'agit de montrer au canton de Vaud, et à nos amis du dehors, que le véritable art dramatique populaire, né dans le Jorat le 14 avril 1903, est très vivace et qu'il ne demande qu'à s'épanouir. Pour qui connaît l'auteur, ses collaborateurs et ses interprètes, la journée du 16 mai marquera de nouveau dans nos annales, la chose ne fait pas l'ombre d'un doute. Cette conviction, elle s'est emparée de tous ceux qui ont suivi les préparatifs du spectacle, où à qui il n'a même été donné que de passer quelques heures dans ce village où chacun, peu ou prou, s'occupe à faire triompher une œuvre sur laquelle convergent toutes les pensées.

Entrez dans l'une quelconque des bonnes auberges de Mézières, ou dans la première maison venue — elles sont toutes plus hospitalières les unes que les autres — ou encore dans une de ces étables où s'alignent les croupes fauves d'une demi-douzaine de belles vaches, partout vous n'entendez parler que d'*Aliénor*, la jeune châtelaine de Romont, de son époux, du sire Mainfroy, et d'un tas d'autres personnages dont vous voudriez bien qu'on vous parle un peu plus longuement ; mais les acteurs, malins autant que discrets, n'en disent que ce qu'il faut pour aviver votre curiosité. De la musique que M. Gustave Doret a écrite pour les chœurs, des décors auxquels MM. Jean Morax et Hugonnet mettent la dernière main, vous n'apprenez pas davantage ; mais les regards où brillent la flamme de l'enthousiasme vous instruisent plus éloquemment que bien des paroles sur le degré de beauté du spectacle qui s'élabora ainsi dans le plus grand des mystères.

On nous a demandé si *Aliénor* était une pièce dans le genre de *Henriette*, de M. René Morax, ou de *Sur la pente*, de M. Benjamin Vallotton.

Nous pouvons rassurer ceux de nos lecteurs, — et c'est sans doute la généralité — qui ne goûtent guère la littérature anti-alcoolique transportée à la scène : l'action d'*Aliénor* se passe au temps où la Croix-Bleue et l'Ordre des Bons-Templiers étaient loin d'être en germe.

LE BON VIN

Il y a quelques jours s'est tenu, à Paris, un congrès de physiothérapie auquel assistaient quelques praticiens du canton de Vaud et que présidait M. Landouzy, l'un des plus illustres médecins de France. Dans un discours, M. Landouzy a parlé des vertus du vin. Quand bien même il pensait avant tout aux crus de son pays, les lecteurs du *Conteur vaudois* ne seront pas fâchés, sans doute, de savoir comment s'est exprimé ce célèbre homme de l'art. Un de ses frères de Lausanne a bien voulu nous transmettre le relevé de ses paroles. Le voici :

« Combien Pline ne prendrait-il pas en pitié nos flasques buveurs d'eau, jeunes gastropathes neurasthéniques, lui qui proclame le vin entretenir les forces, le sang, le teint !

» Un peu de vin, écrit-il, fait bien aux nerfs ; trop de vin leur fait mal. Il récrée l'estomac, excite l'appétit, amortit les chagrin et les soucis ; il est diurétique, réchauffe et procure le sommeil. »

« Qui, aujourd'hui, parlant, je suppose, de nos bordeaux fortifiants, de nos bourgognes agréablement diurétiques et de nos champagnes hilarants, dirait l'action physiologique des vins généreux de France, mieux que Pline buvant, chaque jour, un peu de falerner et de massique ?

» A notre tour, comme nos frères, les diététistes romains, nous recommandons d'user du bon vin naturel. Pourquoi, en fils indignes, en physiologistes et en économistes aveugles, nous refuserions-nous à tirer, de nos vignobles aussi, les énergies que, pour les caresses du palais, les satisfactions de l'estomac et la gaieté de l'esprit, y accumule le Soleil ?

» Experte et sobre, notre section de diététique permet, aux repas, l'usage du bon vin, autant qu'elle en proscrit l'abus. Se tenant à l'écart des abstinents, elle rappellera avec Molière, à ces intransigeants d'humeur grise, que :

La parfaite raison fuit toute extrémité
Et veut que l'on soit sage avec sobriété. »

EN EXIL

Londres, 2 mai 1910.

Cher ami,

Je profite de ce jour de mai, pluvieux et sombre, pour te résumer mes premières impressions sur Londres.

Tout d'abord, tandis que le train ralentit sa marche et que la gare approche, c'est l'inévitable déception : des maisons quadrangulaires, basses et grises sous un ciel terne, s'alignant en de longues et monotones perspectives ; des jardins délabrés, mal clôturés, où pendent quelques hâdes qui ne peuvent être que grises ; peu de vie apparente.

Il est vrai que nous traversons un quartier pauvre et que là-bas, autour de cheminées monumentales révélant l'industrie, il règne, il doit régner, une activité de fourmilière.

Mais cela, c'est le Londres intime, celui où l'on ne va guère : ce qu'il faut connaître c'est le Strand, Piccadilly, Trafalgar Square. Car ici, comme ailleurs, les Cook et les Bädecker préfèrent vous révéler une rue de Bourg plutôt qu'un Rötillon.

Arrivé à Waterloo Station j'ai, pour ne pas avoir l'air gourde, suivi la foule, pensant normalement aboutir à la sortie. Erreur : la foule ne faisait que changer de train. Aussi ai-je dû rebrousser chemin.

Un aimable londonien heureusement m'a

indiqué ma destination, et me voici dans une famille anglaise ne parlant que l'anglais.

Pour mes débuts, j'y bafouille tant bien que mal, tâchant de coordonner pratiquement mes maigres connaissances de continental. Je suis déjà très fier. Les dames que j'ai vues trouvent que je parle très bien ; il est vrai que les hommes, eux, ne me comprennent pas.

J'habite dans le nord un quartier d'honnêtes bourgeois que je vois chaque matin, en attendant de faire la même chose, se précipiter vers leur train à destination de la City — le quartier général du travail londonien.

Pour se mettre au pas anglais (chacun sait que leur pied diffère du nôtre), il faut ouvrir la journée avec un repas pantagmétique ; ensuite, dans un omnibus qui prend toujours la gauche, vous descendez vers le centre, humant à loisir l'odeur acre des fritures que préparent les poissonniers, tandis que de pauvres diables tournant des pianos mécaniques, charment vos oreilles du dernier air connu.

Dans la cité, c'est la vie active. Peu ou pas de promeneurs. Des gens pressés, le front barré par le pli du souci profitent du bras que lève un gigantesque policeman pour traverser la rue, et disparaître dans quelque ruche. Car c'est derrière ces façades que tout un peuple travaille, échange, invente, combine pour le trop fameux « struggle for life ». C'est dans l'encombrement des bureaux que se brassent les millions, que se vendent et s'achètent les cargaisons, que se livrent les batailles à coups de télexgrammes. Malheur aux vaincus !

Après avoir fait ces constatations, je suis entré dans un bar, comme un affariste, prendre sur le pouce une mince pitance arrosée de « pale ale », la boisson nationale après le whisky.

Normalement, j'ai clôturé cette sortie en m'émerveillant sur le marbre d'un « lavatory » (oui, mon vieux, du vrai marbre !). Ils sont vraiment splendides, mais je dois le reconnaître, mal répartis, comme partout. Dans certains quartiers, impossible d'en trouver un, alors que dans d'autres, il n'y a qu'à se tromper de porte !

Ecris-moi bientôt, et dis-moi ce qui se passe chez nous !

Ton vieux copain qui te serre la rame.

H. S.

VIEUX-LAUSANNE

Les archéologues se sont emparés du vieil Evêché de Lausanne, ou du moins de ce qu'il en reste. Ils le dissèquent, en scrutent tous les coins et recoins, afin d'arracher à ces vénérables pierres, patinées, effritées par les ans, leurs secrets les plus intimes.

Quand ils auront terminé leurs minutieuses investigations et retrouvé, sur ces vieux murs, la trace de toutes leurs péripéties à travers les siècles, les archéologues-historiens céderont la place aux archéologues-reconstitueurs, qui chercheront, au moyen des indications recueillies, à rétablir tant bien que mal l'état des lieux, tel qu'il était au temps jadis.

Pourvu seulement que les premiers n'imposent pas aux seconds l'obligation de respecter autre mesure, dans leur œuvre de reconstitution — comme cela se voit ailleurs — en les dénonçant, en les cataloguant, par des dates ou autres signes, les traces de tout genre, mutilations inconscientes ou voulues, transformations malheureuses, restaurations maladroites, etc., laissées au cours des siècles par les divers occupants. Et qu'ainsi on ne sacrifice complètement le côté esthétique, compris et goûté du grand nombre, à un intérêt historique, très relatif en l'occurrence, et que ne comprend et n'apprécie qu'une infime minorité d'initiés. Ces derniers n'ont-ils pas assez, pour satisfaire leurs désirs et sauvegarder les droits de l'histoire, des notes, relevés, croquis, etc., recueillis